

LA
MARIÉE A L'ENCAN

OU

LE GENTIL FAUCHEUR,

TABLEAU VILLAGEOIS EN UN ACTE,

PAR

MM. DUFLOT ET ROCHE;

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS,
SUR LE THÉÂTRE DES VARIÉTÉS,
LE 3 AVRIL 1830.

PRIX : 1 FR. 50 C.



L. MICHEL,

Vend, achète et loue toutes les Pièces de Théâtre anciennes
et modernes.

Rue Marie-Stuart, 6, en face le Passage du Grand-Cerf,

A PARIS.

PERSONNAGES.

ACTEURS.



•

MAGLOIRE, dit le gentil faucheur.

M. ODRY.

BASTIEN, marin.

M. DAUDEL.

LE PÈRE GERVAIS, adjoint du maire,
père de Marie.

M. LEFÈVRE.

MARIE, fiancée de Magloire.

M^{lle} AUGUSTINE.

JULIETTE, fille du village, cousine de
Bastien.

M^{lle} ÉLISA JACOBS.

PAYSANS, PAYSANNES.

La scène est à Chantilly.

MARIÉE A L'ENCAN,

TABLEAU VILLAGEOIS EN UN ACTE.

(Le théâtre représente la place publique d'un village; un paysage dans le fond; la maison du père Gervais à droite du spectateur; un banc à gauche, adossé à un arbre.)

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIETTE, FILLES DU VILLAGE.

CHOEUR.

Air de la Muette.

Filles du village,
Venez, accourez
A ce mariage
Où vous danserez;
La belle Marie
Vous attend déjà;
Puisqu'on la marie,
Notre tour viendra.

JULIETTE, à la porte.

Ohé! ohé! père Gervais!

SCÈNE II.

LES MÊMES, GERVAIS.

GERVAIS.

Ah! ah! c'est déjà vous, filles impatientes et légères.

JULIETTE.

Oui, Monsieur l'adjoint, que c'est nous.

GERVAIS.

Vous êtes matineuses!

JULIETTE.

Dam! Monsieur l'adjoint, vous nous avez dit hier soir que la cérémonie du mariage était pour ce matin, et nous v'là.

GERVAIS.

Oui, mais ça ne voulait pas dire au point du jour... En général, moi, et Monsieur le maire, nous avons toujours remarqué avec une douleur *infaillible*, que la jeunesse de ce village était turbulente et toujours pressée le jour de mariage.

JULIETTE.

Tiens! c'est amusant une noce, surtout pour les filles.

Air de Léocadie.

En voyant, belle comme un ange,
La fiancée au regard doux,
Portant l'bouquet de fleur d'orange,
Et regardant son tendre époux.

En la voyant danser et rire ; (bis)
Puis en voyant qu'elle a pleuré,
Chaque fille aime à se dire,
Voilà pourtant comme je serai.

GERVAIS.

Moi, pour mon compte, je trouve que c'est naturel ; mais en général, Monsieur le maire n'est pas très-content de la morale publique dans son village ; les garçons n'ont pas de discrétion du tout... les jeunes filles sont très-inconséquentes, et au bout de l'an, quand il s'agit d'avoir une rosière pour la solennité, ma tête travaille, travaille.

JULIETTE.

Je ne sais pourquoi vous dites ça, Monsieur l'adjoint, vous n'avez pas encore manqué de rosière.

GERVAIS.

Non, mais ça me donne un mal de diable, à moi qui suis chargé d'examiner les titres : celle-ci a manqué de respect à son père, mais elle est sage ; celle-là respecte ses parens, mais elle s'est laissée embrasser à la danse ; une autre... c'est à n'en plus finir, c'est une vraie *labyrinthe*, où c' qu'il faut tout mon talent pour en sortir... Cette année-ci, par exemple, j'étais fort embarrassé.

JULIETTE.

Et pour sortir d'embarras, vous avez donné la rose à votre fille ?

GERVAIS.

Si j'en eusse trouvé une qui fusse plus rosière, je lui eusse donné la pomme. En général, je ne suis pas homme à favoriser les miens au détriment des autres ; ici... je n'étais point père, j'étais adjoint ; d'ailleurs, qu'est-ce qui ose dire que Marie ne méritait pas la rose ?

AIR de *Joconde*.

Parmi les filles du canton,
Elle était la plus vertueuse ;

JULIETTE.

Pour ça je ne dirai pas non,
Elle mérite d'être heureuse.

GERVAIS.

Marie est parfaite en tout point,
Sur elle personne ne g'ose.

JULIETTE.

Puis c'est la fille de l'adjoint. (bis)

TOUTES LES FILLES.

Elle devait avoir la rose.

GERVAIS.

Oui, qu'elle devait l'avoir... Mais voici l'heure de la cérémonie, et Magloire, mon gendre, ne paraît pas.

JULIETTE.

Quand nous avons passé près du grand pré, il fauchait encore, le gentil faucheur.

GERVAIS.

Le jour de son hyménée !... quel homme ça fait pour l'ouvrage ! Aussi, il peut se vanter d'être le plus riche garçon de

l'endroit. Cinq cent cinquante livres de rente, ni plus ni moins.

JULIETTE.

C'est joli, mais c'est pas étonnant : on dit qu'il est avare comme tout.

GERVAIS.

Jalousie de village... On dit ça parce qu'il est économe et pas fainéant... et j'espère que ma fille trouvera avec Magloire un bonheur au réciproque de ses vertus.

JULIETTE.

Faut-il être malheureuse ! Un homme qui avait été fait exprès pour moi.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MAGLOIRE, *en costume de travail, avec sa grande faux.*

MAGLOIRE.

Ohé ! ohé ! le voici, le gentil faucheur !

JULIETTE.

Est-il séduisant aux yeux, cet être-là !...

GERVAIS.

Vous allez être en retard, mon gendre.

MAGLOIRE.

En retard... le gentil faucheur... ah ! ouiche.

GERVAIS.

C'est bien de travailler, mais le jour de sa noce...

MAGLOIRE.

Il ne faut pas perdre son temps, c'est ma devise à moi. J'ai dit : La noce est pour huit heures... il en sera bien neuf, parce que Monsieur le maire est un peu lambin, et Monsieur l'adjoint aussi...

GERVAIS.

Comment ! je suis lambin !

MAGLOIRE.

Vous l'êtes, convenez-en, père Gervais. Je me suis dit donc : Je peux encore faucher le grand pré à Pierre Fercy ; vous savez bien, le grand pré derrière l'église ; alors je pris mon rasoir, et zig, zig ; depuis cinq heures du matin, j'ai tant fauché, que j'ai gagné ma journée en quatre heures ; autant d'ajouté au magot. A présent, je vais m'habiller en marié, et je reviens auprès de ma femme.

JULIETTE.

Une amende, Monsieur Magloire.

MAGLOIRE.

Pourquoi donc ?

JULIETTE.

Vous avez dit ma femme.

TOUS.

A l'amende ! à l'amende !

JULIETTE.

C'est Madame la mariée qu'il fallait dire.

MAGLOIRE.

J'y pensais plus.

GERVAIS.

Vous le savez bien, c'est l'usage mémorial dans ce canton ; jusqu'après l'encan de la mariée, vous ne devez pas l'appeler ma femme.

JULIETTE, *présentant une tirelire..*

Payez votre amende.

MAGLOIRE.

C'est bien méchant, Juliette, sans toi on ne s'en serait pas aperçu.

JULIETTE.

Payez donc vite.

MAGLOIRE.

Je n'ai pas de monnaie ; père Gervais, prêtez-moi deux liards

GERVAIS.

Mon gendre, l'amende ne serait pas assez conséquente..... Voici un décime.

MAGLOIRE.

C'est cher, mais c'est égal, on ne se marie pas tous les jours.

(Il met l'argent dans la tirelire.)

JULIETTE, *bas aux filles.*

Dites donc, quel dommage qu'un si bel homme soit si vilain !

MAGLOIRE.

Avec ça... on devrait se marier de temps en temps..... ça coûterait cher, mais ce serait gentil.

AIR : *Et l'on revient toujours.*

Oui, ce serait aimable,
Même fort agréable,
Que ce joli lien,
Surtout s'il n'aurait rien.
Le jour qu'on se marie,
Étant l'plus beau d'la vie ; (bis)
Si l'on s'aurait toujours,
On n'aurait qu'des beaux jouas.

GERVAIS.

Allons, mon gendre, voici l'heure... vous, jeunes filles, entrez dans la maison, et achevez la toilette de la mariée pendant que mon gendre va faire la sienne.

MAGLOIRE.

C'est juste, qu'est-ce qui veut venir m'aider?...

GERVAIS.

Par exemple, mon gendre, voilà un langage perverse qui ne convient pas à la solennité de ce jour...

MAGLOIRE.

Histoire de rire, c'est mon caractère.... je dis des bêtises naturellement aux jeunes filles, mais je suis incapable... demandez... qu'est-ce qui peut se vanter d'avoir été trompé par le gentil faucheur?..

JULIETTE, à part.

Oh ! si j'osais !

MAGLOIRE.

Personne ? vous voyez beau-père que le gentil faucheur est très-moral.

JULIETTE, à part.

Le monstre ! (*Haut.*) Allons, vous autres, entrons chez le père Gervais.

CHOEUR, en entrant dans la maison.

Filles du village, etc.

SCÈNE IV.

GERVAIS, MAGLOIRE.

GERVAIS.

Mais allez donc vous habiller, mon gendre !

MAGLOIRE.

J'y vais, beau-père, et je veux que mon habillement fasse bisquer tout le village. J'ai fait venir ça du Temple, à Paris, c'est tout neuf, 37 francs, l'habit complet, je n'ai pas épargné la dépense pour le plus beau jour de la vie.

GERVAIS.

Vous êtes donc bien content ?

MAGLOIRE.

Si je suis content ?... c'est-à-dire que je suis enchanté... il faudrait que je sois bien difficile pour ne pas être enchanté... votre fille est si gentille ! quand je lui donnerai le bras, et qu'on nous verra passer, on dira : Oh ! le joli couple ! l'homme surtout !... Mais dites donc, beau-père, j'ai une envie, c'est peut-être un peu hardi... c'est égal, je vais vous le dire : je désirerais avoir une entrevue avec mon épouse avant la noce.

GERVAIS.

Comment dites-vous ?

MAGLOIRE.

Je désirerais avoir une entrevue avec mon épouse.

GERVAIS.

Une entrevue, quand vous n'êtes pas marié !

MAGLOIRE.

Le contrat est signé.

GERVAIS.

Un contrat, ça n'engage à rien.

MAGLOIRE.

Est-ce que vous avez peur que je séduise madame la mariée ?

GERVAIS.

Dam ! on ne sait pas.

MAGLOIRE.

Je sais bien que je le pourrais, si je voulais... je suis connu pour ça, mais je suis incapable d'abuser de mes avantages extérieurs.

GERVAIS.

C'est égal, ça ne se fait pas... la mariée n'a jamais de tête-à-tête avant l'encan de la mariée.

MAGLOIRE.

C'est justement à cause de ce diable d'encan que je voudrais lui parler... ça me chiffonne comme tout cet encan.

GERVAIS.

Vous savez, mon gendre, que c'est un vieil usage du village de Chantilly... mais cet usage n'est qu'un agréable badinage... la folâtre jeunesse met la mariée à l'encan, pour faire ressortir en détail ses charmes et la générosité du marié.

MAGLOIRE.

C'est ça, il faut payer sa fiancée en détail... et puis les jeunes gens vont boire et manger à vos dépens... et si je ne voulais pas payer, moi?

GERVAIS.

Ce serait faire un affront à votre future, qui blesserait mon cœur de père et d'adjoint... Allons, mon gendre, soyez plus raisonnable, c'est un moment à passer, une dizaine d'écus à payer, et voilà.

MAGLOIRE.

Dix écus! mais c'est une vexation.

AIR :

C'est fort injuste, il faudra que je réclame
Pour faire changer cette maudite loi ;
Je consens bien à ce qu'on vend' ma femme,
Mais je voudrais que la recett' fût pour moi.
Quand on se marie, on s'prepare, j'espère,
Assez d'chagrins, tourmens et cœtera.
C'est bien le moins, pour compenser cela,
Qu'si par hasard son épouse est rosière,
Ce soit l'mari qui profite de ça.

GERVAIS.

Surtout, mon gendre, je vous en prie... point d'humiliation pour ma fille, et ne vous laissez point surenchéris... d'aberd... vous ne pourriez pas emmener votre fiancée... la jeunesse vous ferait des niches... et puis vous auriez sûrement un charivari...

MAGLOIRE.

Tout ça ne vaut pas dix écus... Oh! si je ne tenais pas à épouser une rosière!... mais je tiens à avoir du bon et du solide.

GERVAIS.

Vous verrez mon gendre que vous serez content de ma fille.
(On entend chanter Juliette dans la maison.)

MAGLOIRE.

Qu'est-ce qui chante par-là! c'est madame la mariée; eh! non, c'est Juliette, cette petite espiègle! (*A part.*) Si je n'avais pas voulu une rosière, c'est elle que j'aurais préférée.

SCÈNE V.

LES MÊMES, JULIETTE.

JULIETTE.

Eh! bien, madame la mariée est prête; quoi que vous faites donc là monsieur le marié?

GERVAIS.

Elle a raison, nous perdons notre temps à causer, allez vous habiller mon gendre.

MAGLOIRE.

Je n'ai que ma barbe à faire. (*Il prend sa faux.*) Je vais me la faire moi-même.

JULIETTE.

Dites donc, prenez garde de vous couper.

MAGLOIRE.

Ne craignez rien jolie, méchante, j'ai l'habitude.

AIR : *Femmes voulez-vous éprouver.*

Rassurez-vous pour ce menton
Où voltige le doux sourire,
Je suis pour ça dans le canton,
Le plus adroit, je puis le dire;
De mon état je suis faucheur,
Et tant qu'la belle saison dure,
Pour entretenir sa fraîcheur,
Je fais la barbe à la nature.

Oh! oh! oh! oh!

(Il sort en riant comme un homme content de lui.)

SCÈNE VI.

JULIETTE, seule.

Est-elle heureuse Marie, d'épouser M. Magloire! le plus beau garçon du village et le plus riche... et dire qu'il m'avait promis dans un temps de m'épouser... mais je n'ose rien dire, ça n'empêcherait peut-être pas le mariage, et ça m'empêcherait d'être rosière l'an prochain... c'est bien vexant toujours!

AIR :

Je ne veux plus rester fille,
Il me faut un sort plus doux;
Quand on est fraîche et gentille,
On a besoin d'un époux.
On dit que l'homme est un maître,
Qu'on ne peut aimer jamais;
Je dirai cela peut-être
Quand je serai vieille, Mais
Je ne veux, etc.
Je ne crains pas, sur mon âme,
Qu'mon mari m' fasse enrager;
S'il est méchant, je suis femme,
Je saurai bien le corriger.
Je ne veux, etc.

Voilà Marie qui vient ici toute pensive.

SCÈNE VII.

JULIETTE, MARIE.

JULIETTE.

Qu'est-ce que tu as donc à penser, Marie?

MARIE.

Je ne pense à rien.

JULIETTE.

Si j'étais la mariée, je serais plus gaie que toi.

MARIE.

Oui, si tu épousais ton amoureux ?

JULIETTE.

Ton fiancé n'est donc pas ton amoureux ?

MARIE.

Eh ! non , puisque c'était Bastien.

JULIETTE.

Bastien, mon cousin, qui est parti marin ?

MARIE.

Oui, il y a deux ans.

JULIETTE.

Tiens, et tu penses à lui après deux ans... comme c'est drôle !

MARIE.

Si tu savais comme il m'aimait, mais il n'avait rien, et il partit pour aller gagner quelque chose.

JULIETTE.

Mais puisqu'il ne revient pas...

MARIE.

Au contraire; il est revenu... on l'a vu hier au village voisin... et ce matin... il sera sans doute ici... songe combien il aura de chagrin de me voir la fiancée de ce grand faucheur.

JULIETTE.

Dam ! pourquoi t'es-tu tant pressée d'être rosière ? est-ce que tu n'aurais pas pu attendre à l'année prochaine et me laisser pour c't'année-ci ? M. Magloire ne voulait épouser qu'une rosière, je l'aurais épousé moi, je le trouve gentil.

MARIE.

Tu n'es pas difficile... et si j'avais su cela j'aurais fait mon possible pour n'être pas rosière, et j'aurais attendu.

Air : *Quand des*, etc.

L'espoir, du moins, calmerait ma souffrance ;
Pour être heureux, j'attendrais sans retour ;
Mais aujourd'hui je n'ai plus d'espérance,
Ils sont passés mes beaux rêves d'amour.

JULIETTE.

Eh quoi ! vraiment, quell' faiblesse est la nôtre !
Long-temps encore ton absence peut durer.
En attendant, on en épouse un autre ;
Ça n'empêche pas d'espérer.

Une fois mariée, je ne penserai plus qu'à mon mari...

JULIETTE.

Tu te le figures.

MARIE.

Il est vrai que M. Magloire est bien bête.

JULIETTE.

Ah ! pour faire un mari, il n'y a pas besoin d'esprit ; il est riche, c'est un grand point... un mari bête et riche !... comment te les faut-il donc, Marie ?..

AIR : *des Bons gens.*

Sans la bêtise, il faut qu'on le confesse,
On n'verrait pas tant d'ménages heureux,
Et que veut-on de mieux, quand la richesse
Peut aisément accomplir tous mes vœux ?
Ces dons précieux, qui partout doivent plaire,
Magloire les a tous les deux réunis,
A lui tout seul il pourrait faire
Deux excellens maris.

Et tu n'es pas contente? allons, allons, console-toi, voici tout le monde.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, PAYSANS, PAYSANNES.

CHOEUR.

AIR : *Au plaisir, à l'amour.*

Accourons en ces lieux,
Le plaisir nous rassemble ;
Quand on s'amuse ensemble
On s'amuse bien mieux.

JULIETTE.

Comment, monsieur le marié n'est pas encore avec vous ? Il est toujours en retard ; voyons, en l'attendant, je vais vous chanter la ronde faite au dernier départ des conscrits, et nous danserons au refrain.

AIR *nouveau de M. Fléché* (1).

Rapataplan, plan, plan,
Vlà tambour qui m'appelle,
Pour être près de vous, mamzelle,
Je n'ai plus qu'un instant ;
Rapataplan, plan, plan,
Faut donc que l'sentiment
Marche au pas du roulement,
Rapataplan.
Adieu donc, ma bergère,
Toujours constant serai,
Tâchez d'être rosière
Lorsque je reviendrai.

(On danse.)

DEUXIÈME COUPLET.

En partant, dit la belle,
Jur' moi d'être fidèle,
Et moi j'en jure autant,
Rapataplan, plan, plan.
Puis ils firent serment
Au son du roulement,
Rapataplan, plan, plan.
Mais, lui dit la bergère ;
Si tu veux sincèrement
Que j'reste rosière,
N'sois pas long-temps absent.

(On danse.)

(1) Cette ronde, avec accompagnement de piano et de guitare, se trouve chez Frère, marchand de musique, passage des Panoramas.

TROISIÈME COUPLET.

Après huit ans d'campagne,
Au pied de la montagne
Résonna l'roul'ment,
Rapataplan;
Et l'on vit le régiment
Rev'nir tambour battant,
Rataplan,
Me voilà, ma bergère,
Fidèle je reviens;
Mais fût-elle rosière?
L'histoire n'en dit rien,
Rapataplan, plan, plan,

(On danse.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MAGLOIRE, *habillé en marié.*

MAGLOIRE.

Eh! bien! vous dansez sans moi! vous êtes donc bien pressés?

JULIETTE.

Est-il gentil comme ça?

MAGLOIRE.

Voyons, en attendant M. l'adjoint, à quoi que nous allons jouer?

JULIETTE.

A Colin-Maillard.

MAGLOIRE.

Non... ce n'est pas amusant... et puis je n'aurais qu'à être le Colin-Maillard, les garçons embrasseraient ma femme.

JULIETTE.

A l'amende! il a dit ma femme!

TOUS.

A l'amende! à l'amende!

MAGLOIRE.

Mon inconséquence me coûte cher.

(Juliette lui présente une tirelire, il y met une pièce de monnaie.)

JULIETTE.

Il paraît que vous avez de la monnaie cette fois?

MAGLOIRE.

Toujours dans ces poches-là, petite espiègle... il y a de la monnaie, de l'argent, de l'or même... Voyons à quoi que nous allons jouer?

SCÈNE X.

LES MÊMES, GERVAIS.

MAGLOIRE.

Tenez, v'là père Gervais qui va jouer avec nous.

GERVAIS.

Avant de jouer, il faut vous choisir un garçon d'honneur.

MAGLOIRE.

Est-ce que c'est bien nécessaire?

GERVAIS.

C'est l'usage dans le canton. Taisez-vous, mon gendre.
Nous allons procéder à la nomination du garçon d'honneur.
Qu'est-ce qui va être garçon d'honneur ?

LES PAYSANS.

Moi ! moi ! moi ! moi !

SCÈNE XI.

LES MÊMES, BASTIEN.

BASTIEN.

C'est moi ! c'est moi !

TOUS.

Tiens , monsieur Bastien !

MARIE.

C'est lui !...

JULIETTE, à part.

Ah ! si le beau faucheur allait me revenir !

MAGLOIRE.

Comment , dis-tu , toi , Bastien ?

BASTIEN.

Oui , mes amis , c'est moi , bonjour , père Gervais , bon-
jour , cousine Juliette.

(Il embrasse tout le monde, excepté Marie.)

JULIETTE.

Comme il y a long-temps que vous nous avez donné de vos
nouvelles !

BASTIEN.

Sur mer , ce n'est pas trop possible , et puis j'attendais
toujours une bonne nouvelle.

JULIETTE.

Vous v'là , cousin , et ça vaut mieux qu'une lettre.

MAGLOIRE.

Faut être bien courageux pour aller sur mer ?

BASTIEN.

Eh ! bien , me voilà.

AIR des *Potelais*.

Me voilà ! (ter)

L'danger à notre âge

Donne du courage.

Me voilà ! (ter)

Et l'on m'enrôla ;

Car j'étais bon là.

C'est un vilain métier ;

Outr' qu'on peut s'noyer ;

On n'a pour espoir

Qu' des coups à recevoir ;

On est mené vraiment

Cent fois plus dur'ment

Qu'un soldat allemand.

Marche , c'est ton état ,

Aux voiles , au grand mat ,

Et gare au plongeon ;

Car, si comme un plomb,
Pouf, on coule au fond,
On devient enfin
Le diner d'un requin,
Et voilà (ter)
Le bel avantage
Qu'obtient le courage,
Et voilà (ter)
Toutes les douceurs de cet état là.

L'état de matelot
M'ennuya bientôt ;
Alors je me dis :
Retournons au pays
Voir tous les amis,
Puis un jour tout d'bon
J'donnai ma démission.
Je pensais que l'amour
Attendait mon retour,
Et le sentiment
M'fit partir viv'ment ;
Car deux ans vraiment,
Je l'dis franchement,

C'est bien long quand on attend.

Je vous avais promis de revenir, et je tiens ma promesse.

Me voilà ! (ter)
Je n'ai pas de richesse,
Mais j'ai de la tendresse.
Me voilà ! (ter)

Et puis après ça
Le travail est là.

Il paraît qu'il y a une noce ici, j'arrive à propos.

MAGLOIRE.

Vous savez quelle est la mariée, jeune homme ?

BASTIEN.

Oui, je le sais, c'est la fille du père Gervais... et ça me fait bien plaisir.

MARIE, à part.

Il m'a oubliée ! l'ingrat ! moi qui le pleurais !...

BASTIEN.

Père Gervais, vous saviez cependant que Marie et moi nous nous aimions...

GERVAIS, bas.

Pourquoi n'es-tu plus revenu ?

BASTIEN.

Eh ! bien, me voilà.

GERVAIS, bas.

As-tu fait fortune ?

BASTIEN, bas.

Non...

GERVAIS.

En ce cas, contente-toi d'être le garçon d'honneur, je vais te faire nommer.

MAGLOIRE, à part.

Qu'est-ce qu'ils ont donc à se faser tous les deux ?

GERVAIS.

Silence, tout le monde. Habitans de Chantilly, Bastien est

né dans ce village. Depuis son départ, Bastien fait des vœux pour revenir parmi vous ; nous devons donc, pour célébrer son retour et lui prouver notre gratitude, le nommer garçon d'honneur.

TOUS.

Oui, oui, oui.

GERVAIS.

En conséquence, de par toute l'autorité que me donne mon titre d'adjoint, je nomme Bastien garçon d'honneur.

TOUS.

Vive le père Gervais !

MAGLOIRE.

Voyons, il ne s'agit pas de perdre son temps en paroles, et puisque nous avons un garçon d'honneur, que chacun prenne une chacune, et nous allons partir pour la mairie.

GERVAIS.

Pas encore. Monsieur le maire vient de me faire dire qu'il demandait encore trois quarts d'heure : on repasse son écharpe.

MAGLOIRE.

Eh ! bien, alors, dansons, faisons quelque chose ; je n'aime pas à rester là planté comme un échalas dans une vigne.... Ah ! il me vient une idée !... tout le monde sait-il jouer à cache-cache ?

TOUS.

Tiens, quelle bêtise !

MAGLOIRE.

Quelle bêtise?... Vous croyez peut-être que c'est facile de jouer à cache-cache ? c'est difficile comme tout... pour se cacher d'abord... et pour trouver ensuite.

BASTIEN, *bas, à part.*

Bon, je pourrai parler à Marie.

MAGLOIRE.

Nous allons commencer. (*On se dispose.*) Village, arrêtez, il me vient une autre idée. Madame la mariée, j'ai bien dit, cette fois. Elle fume, mademoiselle Juliette, elle est vexée de ce que j'ai pas donné de gage ; je répète, Madame la mariée sait-elle jouer à cache-cache ?

MARIE.

Oui, Monsieur le marié.

JULIETTE.

Et moi aussi...

MAGLOIRE.

Et toi aussi, ça me fait bien plaisir. Ainsi, qu'on se dispose, c'est moi qui vais chercher.

CHOEUR.

AIR : *Garde à vous.*

Cachons-nous, (*bis*)

Et que chaque fille

Choisisse une cachette.

Loin des regards jaloux ;

Cachons-nous. (*ter*)

MAGLOIRE.

Pour lui parler d'ma flamme,
J'attraperai ma femme,
Ça va-t-être bien doux.

ENSEMBLE.

Cachez-vous.
Cachons-nous.

SCÈNE XII.

MAGLOIRE, *seul.*

Le cruel beau-père adjoint m'a refusé une entrevue avec sa fille. Nous allons voir, cruel beau-père, si je ne te vaincrai pas par la ruse ; il faut absolument que je m'entende avec elle pour l'encan... je veux l'avertir. afin qu'elle ne soit pas étonnée... si par hasard je la trouve trop chère. Pour commencer, j'ai proposé le jeu de cache-cache, ce qui est assez adroit, et puis c'est à propos.

AIR connu.

Oui, cache-cache est un jeu charmant,
Un jeu qui doit plaire à tout âge ;
Mais sur l'point d'entrer en ménage
C'est presque un à-propos vraiment. (bis)
On fait des cachett's, puis on tâche
De s'attrapper mutuellement,
Surtout quand un mari se fâche. (bis)
L'hymen, en fait de sentiment,
Est bien un vrai jeu de cache-cache. } bis.

Oh ! que c'est méchant, ce que je viens de me dire. Allons, je vais chercher.

SCÈNE XIII.

MAGLOIRE, JULIETTE.

JULIETTE, *à part.*

Faisons ce que m'a dit Bastien, ça nous rendra service à tous les deux, et peut-être à tous les quatre.

MAGLOIRE.

Ah ! c'est Juliette, faisons semblant de ne pas la voir.
(Juliette vient à passer près de lui, il se détourne.)

JULIETTE, *l'arrêtant.*

Monsieur Magloire !

MAGLOIRE, *se détournant.*

La, la, la, je ne veux pas te voir, bergère du hameau.

JULIETTE.

Il s'agit bien de cela vraiment, je viens vous dire ce que j'ai vu, moi !

MAGLOIRE.

Tu as vu quelque chose...

JULIETTE.

Oui, et vous ne méritez guère le service que je viens vous rendre. Que me donnerez-vous pour cela ?

MAGLOIRE.

Je t'embrasserai... bergère.

JULIETTE.

J'aime autant vous le dire pour rien.

MAGLOIRE, *avec fatuité.*

Comme tu voudras... tu as donc vu ?

JULIETTE.

J'ai vu Marie qui se laissait embrasser par Bastien.

MAGLOIRE.

Bastien!... tu auras cru le voir...

JULIETTE.

Je l'ai vu...

MAGLOIRE.

Je te dis que c'est une erreur de ton âme champêtre!...

JULIETTE.

Et de plus, Marie lui disait qu'elle l'aimait.

MAGLOIRE.

Ah! ouiche!

JULIETTE.

Vous ne le croyez pas ?

MAGLOIRE.

Mais regarde-moi donc ! comment veux-tu que Marie soit assez folle pour préférer un méchant brun à un beau blond comme moi , et puis ma réputation, est-ce que je ne suis pas le gentil faucheur ?

AIR nouveau de M. Thénard.

Voici, voici, le gentil faucheur!

L'enfant chéri de tout's les belles,

Qui dans les prés jousse avec elles,

Et leur enseigne le bonheur. *(bis)*

Fr, fr, fr, prends garde à ton cœur,

Jeune fillette,

Si joliette,

} bis.

Car voici le gentil faucheur.

DEUXIÈME COUPLET.

Voici, voici le gentil faucheur. *(bis)*

Il aim' les fleurs à peines écloses,

Il fauche le foin et les roses

Quand elles ont de la fraîcheur. *(bis)*

Fr, fr, fr, prends garde à ton cœur,

Jeune fillette

Si joliette;

} bis.

Car voici le gentil faucheur.

JULIETTE.

Vous êtes le gentil faucheur, tant que vous voudrez, mais Marie ne vous aime pas.

MAGLOIRE.

Je te dis qu'elle m'adore, c'est bien naturel, je suis si adorable.

JULIETTE.

Ainsi donc, vous l'épouserez malgré ce que je vous dis?

MAGLOIRE.

Tiens, parbleu !

JULIETTE.

Et moi, vous me laisserez donc là?

MAGLOIRE.

Si tu veux bien me le permettre.

JULIETTE.

Ce n'est pas juste.

Air :

Près d'moi vous faisiez l'bon apôtre,
Puis vous en épousez une autre ;
Fi ! c'est bien laid, c'est une horreur !
D'avoir ainsi trompé mon cœur.
Moi, qui vous aimais comme un' bête,
Jusqu'au point d'en perdre la tête ;
Je m'crovais votre épouse déjà,
J'avais assez fait pour cela.

(Elle pleure.)

MAGLOIRE.

Juliette, je n'aime pas à voir pleurer, je n'ai pas besoin d'émotions... je me marie, c'est bien assez.

JULIETTE.

C'est donc bien décidé que ce n'est pas moi ?

MAGLOIRE.

Tu n'es pas rosière. D'ailleurs, tu n'as pas de dot... Si tu avais une dot... je ne dis pas...

JULIETTE.

Méchant!..... (*A part.*) Faisons ce que Bastien m'a dit..... (*Haut.*) Mais c'est égal, vous m'avez promis quelque chose...

MAGLOIRE.

Un baiser ?

JULIETTE.

Oui...

MAGLOIRE.

Oh ! non, je ne l'ai pas mérité...

JULIETTE.

C'est égal...

MAGLOIRE.

C'est que je n'osais pas, mais je vas oser.

(Il l'embrasse.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, BASTIEN.

BASTIEN, avec la tirelire.

A l'amende!...

MAGLOIRE.

Encore !

BASTIEN.

Ah ! c'est ça que tu appelles le jeu de cache-cache ? à l'amende!..

MAGLOIRE.

Je ne paierai pas.

BASTIEN.

Gros Joconde, tu voulais enjoler cette enfant ?...

MAGLOIRE.

C'est pas vrai.

JULIETTE.

Si, si, il voulait m'enjoler.

MAGLOIRE.

C'est pas vrai...

RASTIEN.

C'est affreux, ça, quitter sa fiancée pour aller en embrasser une autre... je vais crier ça dans tout le village.

MAGLOIRE.

Un moment donc.

Air : *Comme il m'aimait.*

Pour un baiser, (bis)
On va troubler tout un village.
Pour un baiser, (bis)
Qu'elle pouvait bien refuser.
Pourtant j'connais plus d'une fill' sage,
Qui ne fait pas tant de tapage
Pour un baiser. (bis)

JULIETTE.

Même air.

Pour un baiser. (bis)
On a raison d'être en colère.
Car un baiser, (bis)
Bien souvent vous fait mépriser ;
Ah ! mon Dieu ! que dira ma mère ?
Je n'pourrai plus être rosière,
Pour ce baiser. (bis)

BASTIEN.

D'après ça, il faut que tu épouses Juliette.

MAGLOIRE.

Ah ! ouiche ! elle n'est pas rosière, et elle ne la sera pas.

JULIETTE.

A qui la faute ?

MAGLOIRE, *avec fatuité.*

A quelqu'un de ma connaissance.

JULIETTE.

Monstre !

MAGLOIRE.

On t'en donnera des monstres comme moi.

BASTIEN.

Oui, fais bien l'aimable ; le père Gervais et moi nous mitonnons quelque chose. (*On entend le tambour.*) Ah ! voilà le signal de l'encan ; c'est moi qui vais surenchérir, et si tu ne couvres pas l'enchère, gros avare, tu verras.

MAGLOIRE.

Il est capable de me ruiner, ce gaillard-là.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, GERVAIS, MARIE, PAYSANS, PAYSANNES,
MÉNÉTRIERS.

CHOEUR.

AIR :

Voici le plaisir qui s'apprête ;
Nous accourons au rendez-vous,
Et pour cette brillante fête,
Nous faisons les vœux les plus doux.

GERVAIS.

Mes enfans, je vous recommande de la décence et de la moralité pour cet usage patriarcal de vos pères et mères ; il mérite attention et respect : que le garçon d'honneur mette la mariée en vente.

(Bastien donne la main à Marie pour la faire monter sur le banc. Musique pendant qu'elle monte.)

BASTIEN, *bas aux paysans.*

Souvenez-vous que vous avez promis de me seconder.

LES PAYSANS.

Oui, oui.

MAGLOIRE.

Que c'est bête, cet usage ! il va falloir que je donne toutes mes économies... O économies !

BASTIEN.

Silence ! (*Il se fait un grand silence.*) Un roulement de tambour. (*On fait un roulement.*) Commençons. Combien le prétendu estime-t-il les yeux de la mariée ?

MAGLOIRE, *sans regarder.*

De quelle couleur sont-ils ?

GERVAIS.

A-t-on vu une bête comme ça, qui ne sait pas de quelle couleur sont les yeux de sa femme !

MAGLOIRE.

Je ne regarde les femmes que dans le blanc des yeux ; qu'est-ce que la couleur me fait ? je leur donne dans l'œil, et ça finit là.

BASTIEN.

Ils sont bleus.

MAGLOIRE.

Ils sont bleus ; cent sous par œil, dix francs la paire.

BASTIEN, *aux paysans.*

Le marié en donne dix francs.

PREMIER PAYSAN.

Douze francs.

SECOND PAYSAN.

Quinze francs.

TROISIÈME PAYSAN.

Vingt francs.

BASTIEN.

Personne n'enchérit plus ? Vingt francs les yeux de la mariée.

MAGLOIRE, à Juliette.

Vingt francs ! si je leur faisais une farce, si je leur laissais les yeux de ma femme, ils seraient joliment attrapés ; c'est ça, je vais la laisser vendre en détail, et puis je la rachèterai en gros, ça sera moins cher.

JULIETTE.

Achetez-les à condition que ses yeux ne regarderont que vous.

MAGLOIRE.

Tu as raison.

BASTIEN.

Vingt francs les yeux de la mariée !

MAGLOIRE.

Si ses yeux consentent à ne regarder que moi, je veux bien ; sinon, je ne veux pas de ses yeux.

GERVAIS, indigné.

Vous ne voulez pas de ses yeux, mon gendre ? Je prends les yeux de ma fille pour 30 francs.

(Il les donne.)

BASTIEN, criant.

Adjugé au père Gervais les yeux de la mariée !

(Roulement de tambour et fanfares.)

BASTIEN.

Passons maintenant à la jolie petite main de la mariée.... Combien, monsieur le marié ?

GERVAIS.

Du tout... c'est à moi à estimer la main de ma fille, et comme M. Magloire n'a pas craint de faire affront à la fille d'un adjoint !... moi Pierre Gervais, père de la mariée, j'estime la main de la mariée 15,000 francs, et je la donnerai au garçon du village qui pourra présenter cette somme. Or donc 15,000 fr. la main de la mariée.

MAGLOIRE.

Quinze mille francs ! que c'est bête !

JULIETTE.

Il plaisante !

MAGLOIRE.

C'est qu'il croit que c'est spirituel.

BASTIEN.

Quinze mille francs madame la mariée !

GERVAIS.

Allons, mon gendre, voilà le moment de montrer votre amour pour ma fille, et vos écus.

MAGLOIRE.

Ne faites donc pas de plaisanterie ; avec quinze mille francs on griserait dix Chantilly, quinze, vingt-sept Chantilly.

GERVAIS.

Vous ne comprenez pas, c'est sa dot dont je veux parler, la dot !

MAGLOIRE.

C'est bien plus bête encore, puisque vous savez que je n'ai que dix mille francs.

BASTIEN, *montrant les billets de banque.*

Les voilà, père Gervais; ce sont quinze mille francs que j'ai amassés dans mes voyages.

GERVAIS.

Est-ce bien possible! adjudé à Bastien la main de ma fille.

TOUS.

Vive Bastien!

(Roulement de tambour et fanfares.)

MAGLOIRE.

C'est-à-dire, père Gervais, que vous ne voulez plus du gentil faucheur pour votre gendre?

GERVAIS.

Vous êtes un avare.

MAGLOIRE.

C'est possible... l'argent est dur à gagner... elle est bonne à garder... c'est pourquoi vous allez me payer le dédit pour le mariage... car il y a un dédit... un bon dédit même... le gentil faucheur ne fait pas d'affaire sans ça. Les paroles, c'est bon... mais les dédits, c'est encore mieux.. Ah! vous ne voulez pas me donner votre fille, vous payerez le dédit.

BASTIEN.

C'est moi qui me charge de te le payer, le dédit. Mais je vais avoir une explication avec toi.

MAGLOIRE.

Voyons, Bastien, qu'est-ce que tu me veux?

BASTIEN.

Je voudrais te couper les oreilles.

MAGLOIRE.

Ta parole d'honneur?

BASTIEN.

Oui, parce que tu savais que j'aimais Marie en partant, et que tu voulais l'épouser malgré elle, mais enfin tout est arrangé...

MAGLOIRE.

Oui... en payant le dédit... ce cher petit dédit... rien que trois mille francs.

BASTIEN, *lui présentant des billets.*

Les voici... prends-les si tu l'oses... mais je te couperai les oreilles.

MAGLOIRE.

Tu crois m'effrayer?

BASTIEN.

Prends, tu verras.

MAGLOIRE, *à part.*

J'ai bien envie d'en risquer une pour la moitié de la somme.

BASTIEN.

Eh! bien, tu hésites.

MAGLOIRE.

Si tu me donnes des raisons comme ça, je te dirai : Bastien,

mon ami, tu n'as pas tort!... D'ailleurs, Marie ne m'aimait pas.

BASTIEN.

Ce n'est pas tout, j'épouse Marie, mais tu vas épouser Juliette.

MAGLOIRE.

Le plus souvent... elle n'est pas rosière, et elle n'a pas de dot.

BASTIEN.

Si, elle a une dot, Juliette n'a que moi de parens, et je lui donne 600 francs.

MAGLOIRE.

Bastien, tu veux donc te faire adorer?

BASTIEN.

Est-ce bien conclu?

MAGLOIRE.

Tu ne peux pas lui faire mille francs?... ça serait bien gentil.

BASTIEN.

Mille francs soit.

MAGLOIRE.

Bastien, viens dans mes bras, ton rival est vaincu.

(Il embrasse Bastien.)

CHOEUR.

Quel bonheur! quelle ivresse!
D'être ainsi réunis;
Dans ce jour d'allégresse,
Nous sommes tous unis.

JULIETTE, au public.

AIR 2^e Aristippe.

Par mon époux contrariée;
Mais sans manquer à mon devoir,
A l'encan de la mariée
Je vous invite chaque soir. (*bis*)

MAGLOIRE.

Messieurs, ici point de surprises,
J'tiens à l'argent, je dois en convenir,
Mais chaqu' soir, en fait de bêtises,
Je vous promets de surenchir.

REPRISE DU CHOEUR.

Quel bonheur! quelle ivresse, etc.

FIN.